Document généré le 3 août 2025 16:55

Voix et Images

De nouvelles venues

Lucie Robert

Volume 13, numéro 3 (39), printemps 1988

Jack Kerouac et l'imaginaire québécois

URI : https://id.erudit.org/iderudit/200744ar
DOI : https://doi.org/10.7202/200744ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Robert, L. (1988). De nouvelles venues. *Voix et Images*, *13*(3), 515–519. https://doi.org/10.7202/200744ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Dramaturgie

De nouvelles venues

par Lucie Robert, Université du Québec à Montréal

L'année 1987-1988 aura été excellente pour l'édition théâtrale au Québec. En plus de la parution d'un bon nombre de textes dramatiques de grande qualité, elle a vu trois nouvelles maisons d'édition intervenir dans un champ qui était un quasi-monopole depuis près de dix ans. Aux éditions Leméac, VLB et de la Pleine Lune, s'ajoutent maintenant Guérin littérature, l'Hexagone et les Herbes rouges. Cette nouvelle donne dans l'édition théâtrale est une des conséquences de l'arrivée chez Guérin d'Yves Dubé qui, on s'en souvient peut-être, avait quitté la maison Leméac l'année dernière, inaugurant ainsi une redistribution du marché du texte de théâtre. Cette nouvelle situation ne résulte toutefois pas du seul déplacement d'Yves Dubé. Il y a, dans le milieu théâtral et dans les milieux littéraires, un intérêt nouveau pour le texte dramatique. Les dramaturges eux-mêmes portent une plus grande attention à leur écriture. Le théâtre «dans un fauteuil» reconquiert les critiques et plusieurs périodiques ont ainsi renoué avec la critique dramaturgique. On ne peut que se réjouir de cette tendance qui, en tout cas, rend les textes eux-mêmes plus facilement accessibles. Souhaitons seulement que cette accessibilité ne désigne pas de plus graves difficultés du côté de la scène. Guérin littérature a créé tout spécialement pour le texte dramatique la collection «Tragédies et Quêtes» où a été publié le texte de la dernière pièce de René-Daniel Dubois, **le Printemps, monsieur Deslauriers**[1]. Dirigée par Dubois lui-même et par Linda Gaboriau, Robert Lalonde, Paul Lefebvre et Jean-Marie Lelièvre, cette collection *livre des œuvres d'aujourd'hui que préoccupe la recherche du sens du monde*. Créée le 10 avril 1987 au Théâtre Port-Royal de la Place des arts à Montréal, par la Compagnie Jean Duceppe et dans une mise en scène de Daniel Roussel, la pièce de Dubois représente admirablement l'objectif

que les directeurs et directrices de cette collection se sont fixé en plus de placer la collection sous la bannière d'un des auteurs dramatiques les plus en vue au Québec actuellement.

Ceci dit, **le Printemps, monsieur Deslauriers** n'est pas la pièce la plus intéressante qu'ait produite son auteur. Écrite pour la Compagnie Jean Duceppe, une compagnie théâtrale à grand public, la pièce porte les marques de son origine. L'écriture y est classique, le langage conventionnel, l'expérimentation réduite à zéro. Les thèmes sont plutôt habituels, le déroulement linéaire et les valeurs mises en place ne susciteront sans doute aucune révolution. Ce n'est toutefois pas non plus un mauvais texte. Au contraire, il contient même quelques morceaux de bravoure, tel ce centre sportif de Villeray qui sert de décor à un déjeuner d'anniversaire où les convives portent smokings et robes de soirée. Tel aussi l'aveu, par un personnage féminin, de son homosexualité, sans que personne n'en soit visiblement choqué. L'homosexualité féminine demeure en effet extrêmement rare dans la dramaturgie québécoise. Telle encore cette histoire d'amour et de passion racontée par un homme de soixante-dix ans. Depuis **Being at home with Claude**, Dubois nous a habitués à une réflexion sur le rapport amoureux, en particulier sur la façon dont il est vécu par différents groupes de la société: un prostitué mâle cette fois-là, un septuagénaire cette fois-ci. L'exergue livre l'essentiel du message: *Il vaut mieux faire et s'en repentir que se repentir de n'avoir rien fait*. L'interprétation que Dubois fait de cette phrase de Boccace repose sur le testament spirituel de Philippe Deslauriers qui a déshérité ses enfants avant de les convoquer à une sorte de dernière Cène, pour célébrer son soixante-dixième anniversaire, mais encore plus pour annoncer la maladie qui ne lui laisse que six mois à vivre. Contrairement à la tradition littéraire où les fils cherchent à se libérer du père, la pièce de Dubois présente un père, porteur de rêves, qui cherche à se libérer de la contrainte familiale. S'il réalise son portefeuille, quitte pour cela à ruiner chacun des siens, c'est pour partir et terminer le voyage qu'il avait entrepris à vingt ans et qu'il avait dû interrompre pour faire vivre sa famille. La catastrophe qui s'abat sur les plus jeunes ne trouvera pas sur scène de solution: la relation entre père et enfants demeure d'ordre patriarcal plutôt que paternel. L'autorité se manifeste un jour d'orage et de grand vent et la voix du père évoque le tonnerre. Entre les traditions et le risque, le théâtre de René-Daniel Dubois continue de se tenir en équilibre. Cela explique peut-être le fait que ce texte demeure le seul paru dans la collection «Tragédies et Quêtes».

*
* *

Hors collection cependant, Guérin littérature publie encore deux textes de Bertrand B. Leblanc: **Au dernier vivant, les biens**[2] et **Faut faire chambre à part**[3]. Bertrand B. Leblanc est de cette catégorie d'écrivains que rien ne peut faire taire. Alors aussi bien vivre avec l'idée qu'une dramaturgie peut, encore aujourd'hui, être écrite selon les canons du vaudeville et, de plus, être aussi bien jouée à la scène que publiée dans une collection reconnue. Homme d'affaires à la retraite, amateur de théâtre et de littérature de divertissement,

Leblanc a une écriture «grand public». Il compose sur des motifs classiques des comédies légères exposant les problèmes de la société contemporaine. Il est un des rares dramaturges à avoir cette écriture typiquement bourgeoise.

Faut faire chambre à part est la quatrième d'une série de titres impératifs (**Faut divorcer!, Faut s'marier pour..., Faut placer pépère**) qui mettent en scène les relations entre les sexes et entre les générations. Est mis en cause l'éventuel retour à la vie familiale d'un homme sortant d'une longue liaison avec sa secrétaire et qui commence sa réhabilitation en noyant douloureusement sa rupture dans l'alcool. Ici, comme dans les pièces précédentes, l'homme ne verra la lumière qu'une fois profondément humilié par les femmes dont la bonté frise l'absurdité. On ne peut toutefois s'empêcher de penser que si l'honneur des femmes triomphe de la concupiscence des hommes, c'est d'abord que la morale le commande et non pour des torts qui auraient été causés.

Au dernier vivant, les biens est encore plus classique et prévisible, car elle est fondée sur un quiproquo archi-usé: un homme se pensant atteint d'un cancer avancé entreprend la rédaction de son testament non sans obliger, au préalable, sa femme à écrire le sien, ce qu'elle ne s'empresse pas de faire étant donné qu'elle ignore l'urgence de la chose. Le comique ici, et le seul intérêt de la pièce, est créé par la superposition des écritures. L'homme dont il est question en effet est un dramaturge et un romancier à succès qui s'essaie à maîtriser le style juridique alors que madame, son adversaire, apprécie davantage les comptes d'électricité ou de téléphone de même que les best-sellers de série. Même le médecin à l'origine du quiproquo se trouve pris au piège de l'écriture médicale et de sa forme bureaucratique. Il y a fort à parier que les pièces de Bertrand B. Leblanc connaîtront un certain succès avant de tomber dans l'oubli.

*
* *

En publiant **Adieu... je pars pour Viazma!**[4] de Jean Basile, les Éditions de l'Hexagone créent leur collection «Théâtre» et ce, bien qu'on y ait déjà publié, il y a quelques années, une dizaine de textes dramatiques alors hors collection. Peut-être veut-on signifier pour l'avenir une intention ferme, un engagement. Cela est d'autant plus difficile à prévoir que le texte de Jean Basile est d'abord un texte de littérature, c'est-à-dire écrit avant d'être joué, sans qu'y soient prises véritablement en compte les exigences de la scène ni des obligations financières qui pèsent sur les troupes et les metteurs en scène depuis quelques années. Vingt-huit personnages, même s'ils ne sont pas tous en scène en même temps, onze tableaux, chacun avec son décor particulier, ne convaincront que peu de maisons de production. D'autant d'ailleurs que les contraintes textuelles sont ici difficiles. En fait, l'auteur s'est vraisemblablement offert ce plaisir et on ne saurait lui en vouloir. Empruntant aux récits humoristiques mal connus de Tchékhov ses thèmes et ses motifs, ses sujets et ses personnages, il met en scène, dans un style qui côtoie le pastiche, l'univers du créateur, médecin de village à Klimonov, ville imaginaire, entre 1886 et 1904. Tableaux d'époque

d'une Russie imaginaire, dans une composition et une atmosphère à la Tchékhov, **Adieu... je pars pour Viazma!** n'a pas d'autre objet que la réflexion sur la création, sur l'inspiration et sur leurs contraintes matérielles. Avec sa pièce, Jean Basile fait ainsi un retour à la dramaturgie, vingt-deux ans après la publication de **Joli Tambour**.

*
* *

En réalité, n'eût été du travail accompli sous la direction de Gilbert David, aux Herbes rouges, les nouvelles collections de théâtre n'offriraient rien d'autres que ce qui existe déjà: deux transfuges qui sont passés des éditions Leméac aux éditions Guérin littérature, un romancier qui revient à l'écriture dramatique après vingt-deux ans, n'apportent rien de nouveau par rapport à l'ensemble de la dramaturgie. L'idée de Gilbert David et de ses éditeurs est plus novatrice: il s'agit de rendre accessible à la lecture des textes écrits d'abord pour la scène, quitte à travailler avec les auteurs pour effectuer le transfert d'un médium à l'autre. Les deux premiers à avoir accepté de se plier à ce travail, Normand Canac-Marquis et Claude Poissant, sont déjà bien connus du milieu théâtral, à la fois comme auteurs et comme comédiens, mais pas assez des lecteurs et des lectrices. Ni l'un ni l'autre n'en est à ses premières armes. À mon avis, l'expérience est fort concluante. **Le Syndrome de Cézanne**[5] et **Passer la nuit**[6] sont des textes qui traduisent l'expérience de la scène et la maîtrise de l'écriture dramatique. Les deux textes offrent également des sujets et des thèmes peu exploités dans la dramaturgie, du moins dans la «dramaturgie en fauteuil».

Deuxième pièce de son auteur, Normand Canac-Marquis, **le Syndrome de Cézanne** avait obtenu de l'Association québécoise des critiques de théâtre le prix du meilleur texte créé à la scène durant la saison 1986-1987. Travail sur le point de vue (c'est d'ailleurs ce travail que désigne le titre), la pièce raconte, de mille et une manières, par l'entremise de trois personnages dont l'un n'existe que dans le délire d'un autre, un accident de la route survenu le 16 juillet, accident au cours duquel sont décédés Suzanne et son fils. À travers ces récits, émerge la rencontre de Thomas, le policier enquêteur, et de Gilbert, qui doit survivre à sa famille décimée. À mesure que le texte et l'enquête progressent, l'accident prend une forme et un sens inédits selon que l'on accepte ou non de questionner la réalité. Si Gilbert sombre dans le délire paranoïaque qui lui permettra sans doute après un certain temps de revenir à la normalité, Thomas construit des événements, des complots qui le transportent dans des univers imaginaires.

Passer la nuit est un texte plus ancien, créé à la salle Fred-Barry à Montréal, en 1983, et que son auteur, Claude Poissant, décrit comme *une ode à la nuit* ou *un spectacle sur le mensonge*. La pièce explore en effet l'univers des bars, où les personnages, sans passé ni futur, sans consistance autre que celle qu'ils se créent sur place, se rencontrent et tissent des relations singulières et éphémères. Ce que Normand Canac-Marquis fait sur le point de vue, Claude Poissant le fait pour le personnage. En effet, la nuit permet un éclairage

artificiel, le bar provoque des rencontres où se construisent des personnalités d'opérette qui ne sauraient survivre à la réalité du jour. L'auteur peut donc construire des individus sans psychologie, au sens littéraire, c'est-à-dire sans épaisseur existentielle, sans vérité démontrable, sans histoire. Il en résulte une sorte d'imprévisibilité dans les dialogues qui ne répondent plus aux habituels scénarios. Car ici, il ne peut y avoir d'autre scénario que celui qui se tisse à mesure que la nuit avance et qui espère sans vraiment y croire que l'aboutissement sera une déclaration d'amour. Le jour se lèvera encore...

Chaque texte de la collection «Théâtre» aux Herbes rouges est suivi d'un «portefolio», c'est-à-dire de sept ou huit photographies de scène, ainsi que d'une note de l'auteur qui présente sa pièce **après coup** et d'une note qui rappelle les politiques éditoriales. La présentation typographique des textes privilégie judicieusement le code écrit sans pour cela faire disparaître les marques d'oralité. L'objectif de la collection est également précisé: *[...] faire connaître de nouveaux auteurs et des pièces dans lesquelles les préoccupations dramaturgiques — structure de l'action, statut des personnages et syntaxe du dialogue, à titre d'exemples — sont manifestes.*

Aucune autre maison d'édition ne s'était jusqu'à maintenant intéressée à ce type de recherche théâtrale et les deux textes que les Herbes rouges viennent de publier promettent un riche avenir dans cette veine.

---

1 René-Daniel Dubois, **le Printemps, monsieur Deslauriers**, avec photos, Montréal, Guérin littérature, coll. «Tragédies et Quêtes», n° 1, 1987, 125 p.

2 Bertrand B. Leblanc, **Au dernier vivant, les biens. Théâtre**, Montréal, Guérin littérature, 1987, 145 p.

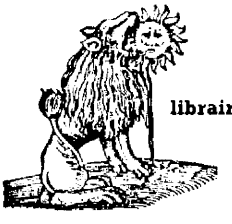
3 Bertrand B. Leblanc, **Faut faire chambre à part. Théâtre**, Montréal, Guérin littérature, 1988, 111 p.

4 Jean Basile, **Adieu... je pars pour Viazma! Tragi-farces d'après les récits de Tchékhov**, Montréal, l'Hexagone, coll. «L'Hexagone Théâtre», 1987, 150 p.

5 Normand Canac-Marquis, **le Syndrome de Cézanne. Théâtre**, avec photos, Montréal, les Herbes rouges, coll. «Théâtre», n° 1, 1988, 101 p.

6 Claude Poissant, **Passer la nuit**, avec photos, Montréal, les Herbes rouges, coll. «Théâtre», n° 2, 1988, 135 p.

Où trouver **Voix & images** à Paris?



librairie

73, boulevard saint-michel, 75005 paris · tel. : (1) 43 54 30 69

autrement dit